

« des machines à coudre et des denrées alimentaires à des prix plus bas que les produits américains, et leur feront concurrence. « L'industrie de l'automobile a enfin fini par rendre officielle « une information que le public américain connaît depuis des « mois, c'est-à-dire que les Compagnies Ford et Chrysler feront « de petites voitures économiques en 1960... » (**Economic Review**, juin 1959).

Et, fait très significatif, la même revue nous apprend qu'une centaine d'industriels américains réunis récemment, a reconnu que le moyen de lutter contre la concurrence étrangère est encore « **d'innover et d'automatiser** ».

L'attitude des gros industriels des U.S.A. qui ont la capacité de lutter contre la concurrence internationale est révélatrice d'un changement considérable de leur part. La revue citée plus haut ajoute d'ailleurs : « Une des raisons de ce changement d'attitude « provient de l'augmentation sans cesse croissante d'investissements américains d'outillage et d'équipement, particulièrement « en Europe, mais aussi dans des bases mondiales en expansion. « **Et nos négociants étrangers s'éveillent**, face aux menaces et « promesses du Marché Commun ».

Si la vente de 100.000 voitures Renault aux U.S.A. (à peine 2 % des ventes) suffit à faire l'aubaine de Dreyfus, on conçoit ce qu'un éternuement de l'Oncle Sam pourrait avoir comme conséquences sur l'activité de la Régie Renault (entre 20 et 25 % de son activité). On comprend mieux ensuite, cette déclaration de Dreyfus : « **En France, il ne nous est (donc) plus possible de « penser automobile en dehors du contexte international** ».

Quelle sera la situation à l'automne? Fin 1958, la récession avait considérablement aggravé le climat social. Rappelons-nous la lutte des travailleurs de **Fives-Lille et Cail**. Tout laisse supposer que nous risquons de connaître une situation encore plus difficile. Les patrons s'apprêtent à affronter ces difficultés. Dreyfus, dans l'interview qu'il a accordée à « La Vie Française » (n° 730 du 22-5-59) n'y va pas par quatre chemins : « **Pour faire « face au caractère saisonnier du marché**, les fabricants auront « le choix entre deux options, toutes les deux peu satisfaisantes :

— ou stocker la production en attendant la reprise saisonnière ;
— ou débaucher une partie des effectifs et diminuer ainsi le nombre des véhicules construits pendant la période où les achats se ralentissent.

A tout prendre, la première solution est préférable. Elle permet

de maintenir une certaine activité économique, et surtout **n'aggrave pas les effets d'une récession passagère, puisque les salaires distribués contribuent à maintenir un pouvoir d'achat important.** »

Les possibilités de stockage ne sont pas infinies... à plus forte raison, s'il n'y a pas la reprise saisonnière escomptée. Cette politique du risque calculé adoptée l'hiver dernier ne sera pas forcément reconduite. Alternativement, Dreyfus envisage soit une stockage accru en France, mais aussi, à une échelle internationale, soit une réduction de l'activité l'hiver prochain.

La reprise des pourparlers avec les syndicats de la Régie (le 11-6-59) sur le Fonds de Régularisation de Ressources paraît laisser supposer que la deuxième solution connaît un nouveau regain. Un milliard alimente déjà ce fonds. Cela représente bien peu pour maintenir les ressources des ouvriers, en fait à peine 4 jours de rémunération du personnel.

Ces difficultés font davantage comprendre les démarches des constructeurs d'automobile près du gouvernement. Quelles décisions, quelle orientation ce dernier va-t-il prendre? Les beaux discours sur le fromage du Cantal et les promesses du « demain on rasera gratis » ne nous renseignent guère. Mais il est sûr que le nouveau régime va connaître des difficultés d'ordre économique, venant s'ajouter à l'interminable conflit algérien.

La nervosité de Debré, réquisitionnant les cheminots, portant atteinte au droit de grève des travailleurs des services publics, et l'impuissance du nouveau régime, risquent bien de hâter l'heure de l'épreuve de force. Dans cette perspective, on ne peut que constater la timidité ou la couardise des dirigeants du mouvement ouvrier.

Le 32^e Congrès de la C.G.T. qui se tient actuellement, pas plus que le prochain Congrès du P.C.F. n'abordent cette question de l'analyse de la situation objective et des perspectives qui en découlent pour les travailleurs.

Le rabâchage des phrases toutes faites sur l'unité grandissante, sur les luttes qui grandissent aussi, sur les illusions gaullistes qui diminuent, sur le niveau de vie qui en fait autant, etc., etc., fatiguent les ouvriers.

Ceux-ci auraient bien davantage besoin de discuter de façon précise de leur situation présente et de la nécessité de mettre à profit les derniers effets de l'activité économique, après tout, encore bien vivante.

H. DUPARC.

UN LIVRE EXCEPTIONNEL

La publication des écrits de Léon Trotsky relatifs à la lutte du prolétariat allemand contre la montée fasciste, et à la révolution espagnole, sera saluée par les ouvriers révolutionnaires car il est difficile de trouver un livre plus actuel, en ce sens qu'il donne des réponses (et quelles réponses!) aux nouveaux « penseurs » du marxisme.

Pendant la décennie 1929-1939, étudiée dans ce livre, se sont déroulés en Europe des événements grandioses qui allaient décider du sort du prolétariat mondial pour toute une période.

A l'une des extrémités de l'Europe capitaliste, le « miracle allemand » du relèvement du pays s'était accompli; mais l'Allemagne étouffait toujours dans le corset du traité de Versailles. On avait retroussé les manches pour produire avant de revendiquer. Mais, au lieu du paradis, ce fut l'enfer qui se profila avec l'inflation, le chômage massif, l'exacerbation des antagonismes sociaux, le racisme...

A l'autre extrémité de l'Europe, l'Espagne n'étouffait pas moins sous la dalle d'une économie arriérée et la botte d'un général.

Cependant, tandis qu'en Allemagne c'étaient les classes possédantes qui, cherchant une issue à la crise, prenaient l'initiative et s'engageaient dans la voie de l'Etat fort qui devait conduire à Hitler, par contre en Espagne les rôles paraissaient renversés: c'étaient les masses qui chassaient la dictature militaire, puis la monarchie, instauraient la Commune des Asturies, s'insurgeaient armées contre le coup d'Etat franquiste...

Que s'est-il passé pour que, dans un pays comme dans l'autre, la pire réaction l'ait emporté sur un prolétariat qui disposait de puissantes organisations et

jouissait du soutien moral et matériel des ouvriers du monde entier?

Il se passa tout simplement que les directions traditionnelles de la classe ouvrière se mirent à enrayer le cours historique, à le faire refluer. En un mot, à dévier les masses du chemin socialiste où toute la dialectique de la crise les poussait. Il faut lire d'un bout à l'autre ce livre de Trotsky pour bien mesurer l'ampleur d'une telle folie, le mot trahison s'avérant insuffisant en l'occurrence.

Ceux qui appartiennent à la vieille génération, ceux de nous qui avons vécu ces luttes géantes contre la montée fasciste et qui, au fur et à mesure qu'ils nous parvenaient, lisions frémissant d'intérêt les articles, lettres et notes du « vieux », analysant au jour le jour les événements et signalant les dangers et la façon de les conjurer; nous, ceux de la « vieille vague », frémissions à nouveau en relisant ces pages incomparables. Nous sommes saisis par une émotion où se mêlent toutes sortes de sentiments: la joie produite par l'évocation de grandes choses vécues, le chagrin aussi d'occasions manquées, de « coches loupés », et aussi et surtout la colère de voir les directions ouvrières empêtrées dans une politique criminelle condamnée sans appel en Allemagne et en Espagne, la politique de vouloir à tout prix remettre sur des béquilles la démocratie bourgeoise contre le fascisme.

Des expériences allemande et espagnole, la « nouvelle vague » française ne connaît rien ou presque rien. « Peu de lycéens en France savent qui était Hitler », nous apprend une enquête récente faite auprès d'eux. Ignorance pas fortuite. L'enseignement officiel, dans lequel il faut inclure l'école donnée par

la bureaucratie ouvrière, préfère évoquer l'histoire et les contes de l'antiquité (tel un Malraux des temps modernes) que l'histoire des vivants, l'histoire contemporaine, car celle-ci exigerait de nous de tirer les conclusions ultimes des expériences dont nous sommes le prolongement ou les héritiers.

Cette peur ressentie par l'enseignement officiel envers la vérité historique, donc la vérité tout court, se double de cynisme quand il s'agit de déformer les faits.

Aussi est-il fort possible qu'on assiste à une conspiration du silence autour du tome III des Ecrits de Trotsky, comme on l'a pratiquement faite autour du tome II paru précédemment, Où va la France?, tant les vues de Trotsky sur la démocratie, le fascisme, les fronts populaires et les voies du socialisme gênent les recherches des pseudo-marxistes ignorants et le pragmatisme politique des Thorez et Cie.

Nous ne saurions assez recommander à la nouvelle vague de militants socialistes et communistes la lecture et la diffusion de ces Ecrits. Les études que ceux-ci contiennent leur serviront à déchiffrer la politique de faillite des directions actuelles et les pousseront à combattre une politique qui tend à répéter des erreurs qui ont été châtiées d'une manière sanglante par l'entremise de Hitler et de Franco.

Disons pour finir que les événements analysés par Trotsky sont d'une telle envergure, leur déroulement si plein de « suspense », la politique de Staline et des « amis de l'U.R.S.S. » si invraisemblable, si mortelle, qu'on croirait avoir affaire plutôt qu'à un livre marxiste d'une valeur exceptionnelle, à un véritable roman d'une tragique épopée.

E. M.